

NÉDROMAH ET LES TRARAS

PAR

RENÉ BASSET

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DES LETTRES D'ALGER
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Avec une planche

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE 28

—
1901

AVANT-PROPOS

La présente publication comprend les résultats d'une mission qui a été accomplie en avril 1900 et qui avait pour objet l'étude de la région de Nédromah et du pays des Traras, dans l'ouest de l'Algérie, au point de vue historique, archéologique et hagiographique. J'ai complété les renseignements que j'avais recueillis sur l'état actuel du pays à l'aide des indications que m'ont fournies les écrivains arabes; il est impossible en effet de séparer dans le nord de l'Afrique l'étude du présent de celle du passé qui y tient par tant de liens, surtout quand il s'agit de la société musulmane. Les principaux résultats de cette mission, et entre autres la découverte d'une des plus anciennes inscriptions arabes de l'Algérie¹, sinon la plus ancienne, ont été exposés à l'Académie des Inscriptions, dans la séance du 8 juin 1900, par M. Barbier de Meynard², et un extrait du rapport que j'adressais à M. le Gouverneur Général de l'Algérie a paru dans le Journal asiatique³.

1. Elle se trouve aujourd'hui au Musée des antiquités algériennes, à Alger-Mustapha.

2. Cf. *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, mai-juin 1900, p. 327-329.

3. Juillet-août 1900, p. 177-180.

Il me reste à remercier ceux à qui je dois d'avoir pu me livrer à ces recherches et les mener à bien ; en premier lieu, M. Laferrière, alors gouverneur général de l'Algérie, qui a bien voulu me confier cette mission et en faire les frais ; M. de Peyrimhof, son chef de cabinet ; ceux qui m'ont aidé dans l'enquête que je poursuivais et ont considérablement facilité ma tâche : principalement mon frère, M. Georges Basset, alors administrateur de la commune mixte de Nédromah, aujourd'hui à Tiha-ret ; M. Beauviel, administrateur de la commune mixte de Remchi, et M. Mh'ammed ben Rahhal, ancien qaïd de Nédromah.

Alger-Mustapha, 12 avril 1901.

INTRODUCTION

La région où est bâtie dans un site des plus pittoresques la petite ville de Nédromah est célèbre dans l'histoire de l'Afrique du Nord, pour avoir donné naissance à une des plus importantes dynasties musulmanes, celle des Almoḥades. L'origine de cette dynastie est associée à un mouvement religieux et politique qui, parti de l'Atlas marocain, se répandit bientôt dans tout le bassin occidental de la Méditerranée et créa un empire qui s'étendait de Tripoli au Portugal. Il est donc intéressant d'étudier la région peuplée par les Koumia, chez qui naquit 'Abd el-Moumen, le fondateur de cette dynastie, région en partie occupée aujourd'hui par les Trâras, confédération dont le nom apparaît pour la première fois au xvi^e siècle.

L'étude qui suit se divisera donc naturellement en deux parties : l'une consacrée aux Koumia et aux autres tribus non trâras de la commune mixte de Nédromah ; la seconde aux tribus trâras de cette commune et de celle de Remchi. La première partie traitera de Nédromah, des Koumia et des tribus suivantes : Souahlia, Zaouyat el-Mira et Djebala ; la seconde comprendra les Beni 'Abed, les Beni Khalled, les Beni Menir et les

B. Mishel de Nedromah; les B. Ouarsous et les Oul-hâsa Gheraba de Remchi.

En dehors des écrivains qui ont parlé accidentellement de Nédromah, des Koumia et des Trâras et dont on trouvera l'indication dans les passages où ils sont mentionnés, ce pays n'a été l'objet que d'un petit nombre de publications. En laissant de côté l'ordre chronologique, je citerai en première ligne la relation de Canal, *De Nemours à Honai et les ruines d'Honai*¹, ébauche refondue par le même auteur dans un travail d'ensemble qui n'est pas sans mérite en ce qui concerne les observations personnelles et les cartes², mais où la partie historique présente des lacunes, tandis que la partie hagiographique est presque entièrement négligée. On peut lui reprocher aussi un manque d'ordre et des répétitions, mais j'y ai trouvé des renseignements dont j'ai fait mon profit; les cartes et les plans qu'il renferme sont extrêmement utiles. Ce travail est bien supérieur à ceux qui suivent. Les *Recherches ethnographiques sur les Kabyles de la région orientale de Nemours* par H. Drapier³ n'ont aucune valeur et je ne les cite que pour mémoire. Les notes recueillies sous le pseudonyme de E. de Lorrail⁴ sont très superficielles. Un autre

1. *Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, 1884, p. 6-17 et 134-151.

2. Canal, *Monographie de l'arrondissement de Tlemcen* (*Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, 1886; 1887; t. VIII, 1888).

3. *Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. IV, p. 130-132.

4. *Tlemcen* (*L'Est et le monde*, 1885, 2^e semestre).

Gharib (étranger), *Mokhfi* (caché), *'Abed* (dévot)¹. On en trouve dans tout le Gharb. El-Kettâni² signale un Sidi 'l-Mokhfi dont le nom est inconnu, mais dont le tombeau est vénéré à Fàs. El-Ofrâni³ mentionne également les miracles d'un inconnu (رجل مجهول). La théorie de ce culte est ainsi exposée par un musulman : « Quand un miracle s'opère sur le tombeau d'un inconnu ou sur un point que la tradition nous a appris avoir servi de *kheloua* (retraite) à quelque saint dont le nom ne nous a pas été transmis, nous élevons sur ces lieux consacrés soit une chapelle, soit une *haouïta*, soit un *mqam* et nous dédions ces constructions à Tidi 'l-Mokhfi, c'est-à-dire à Monseigneur le Caché, l'Occulte, l'Inconnu⁴. » L'Eglise catholique nous offre d'ailleurs des exemples d'un culte semblable rendu à des saints anonymes : c'est ainsi que dans l'histoire de la translation du corps de saint Augustin, apôtre des Anglo-Saxons, le moine Goscelin, du couvent de Cantorbéry, raconte qu'en déplaçant le corps de saint Laurent, on trouva la sépulture d'un inconnu qu'on jugea être un saint à l'odeur exquise qui s'en exhalait. Comme on ne pouvait l'identifier, on l'appela *Deonotus* (connu de Dieu)⁵.

1. Cf. Trumelet, *Les saints de l'Islam*, Paris, 1881, in-12, p. 159-160.

2. *Salouat el-Anfas*, Fas, 1316 hég., 3 v. in-4, t. I, p. 342.

3. *Safouah*, Fas, s. d., in-4, p. 165-166.

4. Trumelet, *Les saints de l'Islam*, p. 160. Cf. aussi E. Doutté, *Notes sur l'Islam maghrébin*, Paris, 1900, in-8, p. 52-55. C'est à cette catégorie de saints qu'appartiennent les quarante personnages du monde invisible رجال الغيب, dont le tombeau vénéré était situé dans le Libân, au dice d'Abd el-Ghâni En-Nabolsi (*Rihlah*, Manuscrit de la Bibliothèque universitaire d'Alger, n° 2019, t. I, p° 98).

5. « Nomen vero quia antiquum perdidimus, novum et familiare sibi

C'est aujourd'hui l'arabe qui est seul parlé dans la région, mais le berbère qui y était autrefois en usage a laissé des traces dans le dialecte vulgaire et la toponymie de la contrée¹. Ainsi chez les Souahlia, le *keskas* est désigné sous le nom d'*airouj* (أروج) ; le chiendent (à Nédromah *nedjem*) est appelé *affar* (أفار)². Chez les Beni 'Abed, une sorte de cyste, à fleur blanche tachée de pourpre, se nomme *touzzal* (توزال). En étudiant les mots berbères qui nous sont ainsi parvenus, on reconnaît qu'ils appartiennent à un dialecte apparenté au groupe de la zenatia du Maghreb central³. Il faut donc admettre que les Koumia, quoique Senhadja, parlaient un dialecte zenatia, ou que le leur disparut complètement devant ce dernier. La première hypothèse est plus probable.

Il y a lieu de remarquer dans cette contrée les traces d'une influence juive, antérieure à l'établissement des Israélites actuels de Nédromah (où ils vinrent de Miknâsah au milieu du XVIII^e siècle), car nous la trouvons

et fideliter imposuimus, ut usque in diem revelationis vocatur nobis sanctus Deonotus » (Gozcelin, *Historia translationis sancti Augustini episcopi Anglorum apostoli*, l. I, ch. xviii, ap. Migne, *Patrologia latina*, t. CLV, Paris, 1880, in-8, col. 22). Cf. à propos de martyrs inconnus et indûment vénérés deux faits relatifs, l'un à saint Martin, l'autre au pape saint Grégoire le Grand ap. D. Ruinaut, *Acta primorum martyrum sincera*, Amsterdam, 1713, in-4, Introduction, p. lxxvi.

1. On trouvera à l'Appendice I une liste des racines berbères auxquelles se rattachent un certain nombre de noms de lieux, ainsi que des notes sur le dialecte des Beni Bou Sa'ïd.

2. En zonaoua *affar* désigne le *Dactylis glomerata*, sorte de graminée.

3. Cf. R. Basset, *Étude sur la Zenatia de l'Ouarsenis et du Maghreb central*, Paris, 1895, in-8.

dans des monuments du moyen-âge¹. Je citerai d'abord, en laissant de côté les O. Haroun, le nom des Oulâd *Ichou'*, qui est la forme hébraïque (יִשׁוּעַ) de l'arabe 'Isa (عيسى). Une autre preuve est fournie par l'existence de Sidi Oucha' (ou Youcha' = Josué), fils de Noun, sur le territoire des Beni Menir et qui est encore vénéré de nos jours par les Juifs et par les Musulmans. Déjà au moyen-âge, le nom de Noun (père de Josué) est appliqué à un cap où existe encore aujourd'hui une qoubbah consacrée à ce personnage, et qu'on appelle aujourd'hui Cap de Noé, « formé par des terres hautes et coupées à pic du côté de la mer, et appliqué également à la montagne de Noé, élevée de 130 mètres, et remarquable par son sommet tronqué et aplati »².

Une objection toute naturelle se présente à l'esprit : Les musulmans vénérant les principaux personnages de la Bible, il n'est pas nécessaire d'attribuer à une influence juive le culte rendu à un sanctuaire placé sous l'invocation d'un de ces personnages. L'objection serait exacte s'il ne s'agissait que d'un monument commémoratif, et non d'un tombeau qui est censé renfermer les reliques du saint, objet d'un pèlerinage. On peut poser comme une vérité générale que la vénération du

1. La probabilité d'une influence juive avait déjà été signalée par Canal, mais les arguments qu'il faisait valoir sont loin d'avoir tous la même valeur (*Monographie de l'arrondissement de Tlemcen, Bulletin de la Société d'archéologie et de géographie d'Oran*, t. VI, p. 172; t. VII, p. 80-81, d'après Guénard). « Le type blond, aux yeux bleus, au nez fortement busqué » ne caractérise nullement, comme il le croit, la race sémitique.

2. Bérard, *Description nautique des côtes de l'Algérie*, Paris, 1850, in-8, p. 124.

tombeau d'un prophète commun aux trois religions, a d'abord été le fait des Juifs, puis des chrétiens (sans que ce second degré se rencontre partout), et qu'elle a passé des premiers aux musulmans, soit directement, soit par l'intermédiaire des seconds¹. Il n'y a pas lieu d'arguer ici de la contradiction qui naitrait de ce fait que, suivant des traditions juives, chrétiennes et musulmanes, le tombeau du même personnage — ici c'est Josué — existerait en divers endroits². On verra dans l'Appendice II que ces contradictions fourmillent sans que la piété des fidèles en soit ébranlée³.

1. On trouvera, dans l'Appendice II, une liste d'exemples de ce genre que sa longueur m'a empêché de donner ici. Il est bien entendu que la question de savoir si cette vénération, en Orient surtout, d'un personnage de l'Ancien Testament par les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans n'a pas succédé au culte d'une divinité païenne, reste intacte. Cf. Clermont-Ganneau, *La Palestine inconnue*, Paris, 1876, in-18, p. 46-43; id., *Recueil d'archéologie orientale*, t. I, Paris, 1898, in-8, p. 317-318; Goldziher, *Muhammedanische Studien*, Halle, 1886-90, 2 v. in-8, t. I, p. 329-330, 334-352.

2. Cf. sur cette question Goldziher, *Aus dem mohammedanischen Heiligencultus in Aegypten* (*Globus*, t. LXXI, n° 15); Hartmann, *Aus dem Religionsleben der libyschen Wüsten*; extr. de l'*Archiv für Religionswissenschaft*, s. l. n. d., p. 265.

3. Cf. les paroles bien vraies de Goldziher : « Um historische Wahrscheinlichkeit kümmern sich die Gräbererfinder nicht, noch weniger das Volk, in dessen Kreise solche Gräberlegenden immer bereitwillige Förderer fanden » (*Muhammedanische Studien*, t. II, p. 355-356). Les musulmans instruits ont eux-mêmes reconnu les inexactitudes et les attributions contradictoires dont les tombeaux des saints sont l'objet. Ibn Nafiz, vizir du khalife Nâser ledin Allah, qui avait visité de nombreux sanctuaires, « avait été frappé des contradictions qui régnaient au sujet des tombeaux des prophètes et des saints révévés par les musulmans. Il pria notre auteur (El-Haraoui) de composer un ouvrage abrégé qui, contenant le résultat de ses observations personnelles, pût servir de guide aux pèlerins » (Abou 'l-Hasan el-Herewy, *Description des lieux saints*, tr. Scheffer, Gênes, 1881, in-4, p. 7).

Une autre preuve est la localisation à Tlemcen d'une légende qoranique, d'origine juive¹ où figure Josué. Pour trouver le confluent des deux mers, Moïse, sur l'avis de Dieu, prit un poisson, le mit dans un panier, puis dit à son serviteur² : *Je ne cesserai de marcher que quand je serai arrivé au confluent des deux mers*³. Lorsque tu auras perdu ce poisson, avertis-moi. Ils partirent en suivant le rivage de la mer jusqu'à ce qu'ils parvinrent à un rocher. Moïse s'endormit et le poisson s'agita dans le panier; il en sortit et tomba dans la mer : Dieu arrêta pour lui le courant; il en forma comme une fenêtre qui servit de canal au poisson. Ce fut une merveille pour les deux hommes. Puis ils partirent. Quand ce fut le moment de déjeuner, Moïse dit à son serviteur : *Apporte notre déjeuner, car nous avons éprouvé de la fatigue de notre voyage*⁴. Moïse n'éprouva pas de fatigue jusqu'à ce qu'il eut dépassé l'endroit indiqué par Dieu. Son compagnon lui dit : As-tu vu? *Quand nous sommes arrivés à la roche*⁵, j'ai oublié le poisson;

1. Toutefois la source n'a pas été retrouvée. Cf. Geiger, *Was hat Mohammed aus dem Judenthume genommen*, Bonn, 1833, in-8, p. 171-172; Weil, *Biblische Legenden der Muselmänner*, Frankfurt a. Main, 1847, in-12, p. 176-181.

2. Tous les écrivains musulmans sont d'accord pour reconnaître Josué dans ce compagnon de Moïse : Tabari, *Annales*, 1^{re} partie, fasc. II, Leyde, 1880, in-8, p. 428, citant à l'appui de son opinion Bichr ben Ma'ad, d'après Yézid, d'après Qatadah; Beïdhâoui, *Commentaire du Qorân*, Constantinople, 1296 hég., 2 v. in-4, t. II, p. 19 : le commentaire des deux Djelâl, en marge de Beïdhâoui, t. II, p. 20; Moh'î eddin ibn el-'Arabi, *Kitâb el-Mosâmarât*, Le Qaire, 1305 hég., 2 v. in-8, t. I, p. 56.

3. *Qorân*, sour. xviii, v. 59.

4. *Qorân*, sour. xviii, v. 61.

5. Le souvenir de cet endroit est consacré sur un point de la route de Nédromah à Nemours : la Djami' es-Şakhrâh.

*il n'y a que Satan qui ait pu me faire oublier de te le rappeler. Il a pris sa route vers la mer; c'est miraculeux. Moïse lui dit : C'est ce que nous voulions. Ils revinrent sur leurs pas*¹. C'est à la suite de cette aventure que Moïse rencontra Khidhr (Khadhir = Élie) dont les actions incompréhensibles lui parurent contraires à la justice et à la morale, parce qu'il n'en connaissait pas le sens caché². Cette légende est devenue populaire en Occident sous le nom de *l'Ange et l'Ermite*³. Une opinion, d'ailleurs combattue, assimilait à Agadir⁴ la Tlemcen primitive, la muraille (جدار) de la ville mentionnée dans une des aventures de Khidhr et de Moïse. Cette assimilation a été reprise par Abou Ḥayan Moḥam-

1. *Qorân*, sour. xviii, v. 62-63.

2. Cf. Tabari, *Annales*, 1^{re} partie, fasc. II, p. 417-429; Beïdhâoui, *Commentaire du Qorân*, t. II, p. 19-20; El-Khâzin, *Lobab et-taouil*, Le Qaire, 1309 hég., 4 v. in-4, t. III, p. 268; 'Abdallah en-Nasafi, *Modârik et-tenzil*, en marge d'El-Khâzin, t. III, p. 296; Zamakchâri, *Kechchâf*, Le Qaire, 2 v. in-4, 1308 hég., t. II, p. 733-734; Ibn Ayâs, *Bedâi' ez-zohour*, Le Qaire, 1302 hég., in-8, p. 102-103, d'après Ka'ab el-Aḥbar; Ed-Demiri, *Ḥaïat el-Ḥaïouân*, Boulaq, 1292 hég., 2 v. in-4, t. II, p. 131, citant les deux *Ṣaḥih*, le *Sonân* d'En-Nisâi; le *Djâmi'* d'El-Tirmidzi, tous fondés sur la tradition d'Ibn el-'Abbâs.

3. Cf. G. Paris, *La poésie du moyen-âge*, 1^{re} série, Paris, 1887, in-16, p. 151-187; R. Basset, *L'Ange et l'Ermite (Mélusine)*, 1884-85, col. 444-445; 1886-1887, col. 259-260 et les auteurs cités.

4. Il est à observer qu'Agadir est la forme berbère du mot arabe جدار, mais l'emprunt à une langue sémitique est évidemment antérieur à l'arrivée des Arabes et date des Phéniciens. Cf. le nom de Gades ou Gadir (גד) et avec l'article גדר et גדר, Bloch, *Phoenizisches Glossar*, Berlin, 1890, in-8, p. 25; Bargès, *Tlemcen*, Paris, in-8, in-8, p. 153 et le passage de Pline l'Ancien, *Historia naturalis*, IV, 120. Le nom d'Agadir se rencontre ailleurs dans la toponymie berbère (Agadir ou Sancta Cruz de Mar Pequeña). Cf. aussi le nom de Djedâr donné aux tombeaux d'une petite dynastie locale entre Frenda et Tiharet.

med el-Gharnâti¹ qui, ayant eu à se plaindre des habitants de Tlemcen, leur décochait ces deux vers :

« Si tu viens à Tlemcen, remplis de reproches ses places, ses assemblées et ses maisons.

« Cette population n'accueille aucun de ceux qui lui demandent asile et nourriture. Vaudrais-tu mieux que Moïse et Khidhr² ? »

Cette opinion fut sérieusement réfutée par Ibn Khaldoun qui prit la peine de rappeler que jamais Moïse ne quitta l'Orient et que les limites du royaume des Israélites n'atteignirent pas l'Ifriqyah. « Il faut donc, dit-il, regarder ces renseignements comme une fable provenant de l'esprit inné de partialité qui porte les hommes à exalter leur ville natale, le pays d'où ils tirent leur origine, la science qu'ils cultivent, le métier qu'ils exercent³. » Je verrais volontiers, dans cette exégèse de fantaisie, l'œuvre d'un Juif converti⁴ dans le genre

1. Cf. sur ce personnage, El-Maqqari, *Analectes sur l'histoire d'Espagne*, Leyde, 2 vol. in-4, 1858-1861, t. I, p. 823-862.

2. Abou Râs, *Voyages extraordinaires*, trad. Arnaud, Alger, 1885, in-8.

3. 'Abd er-Rahmân Ibn Khaldoun, *Kitâb el-Iber*, Boulaq, 1284 hég., 7 vol. in-8, t. VII, p. 74 ; id., *Histoire des Berbères*, trad. de Slane, Alger, 4 vol. in-8, 1852-56, t. III, p. 324. On prétend que les habitants de Tlemcen voulurent changer la ponctuation du Qorân dans le passage où il est question de l'hospitalité refusée à Moïse et à Khidhr (فأورا pour فأتورا). Mais cette anecdote est aussi attribuée à des Juifs convertis qui auraient été originaires de la ville en question et qui se seraient vainement adressés à 'Ali (Es-Soyouti, *Anis el-Djalis*, Constantinople, 1311 hég. in-8, p. 92). Cf. aussi Bargès, *Tlemcen*, p. 169-170, reproduit par l'abbé Lambert, *A travers l'Algérie*, Paris, 1884, in-12, p. 89.

4. Une prétention analogue existe pour d'autres points de l'Afrique du Nord : quelques-uns placent près de Radès en Tunisie l'endroit où Khidhr construisit le vaisseau, et à Tabaryah; depuis appelée Mohammadyah, la

de Ka'ab el-Ahbar à qui on doit maintes explications de cette sorte. Celle-ci aurait pour base l'existence d'un tombeau où reposait, disait-on, Josué. La tradition est du reste assez ancienne, car El-Qazouini rapporte, d'après l'Espagnol Abou Hamid, qu'on voyait à Ceuta une espèce particulière de poisson, descendant de celui de Moïse et de Josué qui en avaient mangé une partie. L'autre moitié, revivifiée par Dieu, s'était reproduite dans cette mer, et, n'offrant que pour une moitié l'apparence de vie, n'avait qu'un œil, la moitié d'une tête et était très estimée des Juifs¹.

Nous ne pouvons faire que des hypothèses pour expliquer comment se forma la tradition suivant laquelle le successeur de Moïse se trouve enterré dans le Sahel de Tlemcen. Peut-être a-t-elle quelque rapport avec celle d'après laquelle les Chananéens chassés de Palestine se seraient établis en Afrique et même seraient devenus les ancêtres des Berbères². Elle a donné nais-

ville dont il répara la muraille. Cette prétention reposait sur une tradition sans valeur attribuée à Ibn 'Abbâs par Abou Ahmed ben 'Adi et rapportée aussi par Mohammed ben Abou Sâlih, un des chefs de la secte des Mordjyah, suivant 'Abd el-Haqq dans le *Kitâb el-Ahkâm*. On cite aussi Barqah et la Djezirat el-Khadhra (Algésiras) comme le théâtre de ces événements. Cf. Et-Tidjâni, *Voyage*, trad. Rousseau, Paris, 1853, in-8, p. 15-18. — Zamakhchâri rappelle aussi l'opinion qui place la rencontre de Mousa et de Khidhr soit à Tanger, soit dans l'Ifriqyah (*Kechchâf*, t. I, p. 732). La première opinion était soutenue par Mohammed ben Ka'ab, la seconde pour Obay ben Ka'ab (Eth-Tha'alebi, *Qisas el-Anbia*, Le Qaire, 1298, in-8, p. 190).

1. *Adjâib el-Makhlouqât*, éd. Wüstenfeld, Goettingen, 1849, in-8, p. 126; *Kosmographie*, trad. Ethé, Leipzig, 1868, in-8, p. 258-254. Cf. aussi Ed-Demiri, *Hayat el-Haïouda*, t. I, p. 304.

2. On trouve cette opinion dans divers auteurs arabes : Abou'l-féda,

sance à la légende de l'inscription des colonnes mentionnées par Procope¹. D'ailleurs les traditions des Iolba prétendent qu'après avoir vaincu les Chananéens en Palestine, Josué partit pour l'Ouest pour combattre les Amâliqa (Amalécites) et mourut à l'endroit où il est enterré aujourd'hui. C'est ce qui explique aussi la taille gigantesque qui lui est attribuée et qui est encore marquée par l'étendue de son tombeau. L'adversaire des gigantesques Chananéens ne pouvait pas leur avoir été inférieur en taille.

Les traditions indigènes relatives à une influence juive manqueraient de valeur si elles ne s'ajoutaient à ces témoignages. Ainsi elles rapportent que les Mediouna, fixés aux environs de Tlemcen, étaient de religion juive avant l'arrivée des musulmans² et un exemple à l'appui de cette tradition nous est fourni par l'emploi dans cette région de la forme Berhoum pour Ibrahim

Historia antislamica, éd. Fleischer, Leipzig, 1834, in-4, p. 174; Tabari, d'après Hichâm ben Mohammed, *Annales*, t. I, fasc. II, p. 516; Ibn el-Querdî, *Tarikh*, Le Qaire, 1285 hég., 2 vol. in-8, t. I, p. 85; Yaqout, *Mo'adjem*, éd. Wustenfeld, t. I, p. 541, Leipzig, 1854, in-8, nomme les Koumiah parmi les peuples issus de Djalout (Goliath). Suivant El-Hamadzaui, les Berbères descendaient des peuples de Palestine émigrés après que David eut tué leur roi Djalout (*Kitâb el-Boldân*, éd. de Goeje, Leipzig, 1885, in-8, p. 83). Cf. aussi les opinions rapportées par Ibn Khaldoun (*Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 93-94; *Histoire des Berbères*, t. I, p. 175-177) et en partie réfutées par lui (*Kitâb el-'Iber*, t. VI, p. 96-97; *Histoire des Berbères*, I, p. 182-184).

1. *Guerre des Vandales*, I, II, ch. x, t. I, p. 450. *Opera*, éd. Diindorf, Bonn, 1833, 3 vol. in-8. Tous les historiens sérieux, de Gibbon à Fournel, ont repoussé la légende de l'inscription.

2. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, VI, 107; *Histoire des Berbères*, p. 209; Abou Râs, *Voyages extraordinaires*, p. 187.

en langue zénata¹; il en est de même de la légende qui place dans le Maghreb, près du fleuve Sabbatique (Ouâdi 's-Sebt, Ouâdi 'r-Remel)², une population juive qui aurait donné à Alexandre des conseils de modération et de sagesse³. On peut encore citer la prétention du chef des Berghouata, Tarif, père de Šâlih, qui composa un Qorân en berbère pour ses adeptes, de descendre de Chim'oum (Siméon), fils de Jacob, fils d'Isaac. Ce Tarif qui avait été un des partisans de Maïsara, le chef de l'insurrection des Berbères Šofrites, s'était établi à Temesua dans le Gharb et vivait dans les premières années du second siècle de l'hégire⁴.

En nous reportant à la tradition des colonnes recueillie par Procope, nous voyons que l'origine de cette influence est antérieure à l'islam. On sait que les Juifs se répandirent de bonne heure en Afrique, non pas seulement en Cyrénaïque et dans la région carthaginoise (Ifriqyah) où ils prospérèrent⁵, mais aussi dans

1. Cf. Ibn Khaldoun, *Kitâb el-'Iber*, t. VII, p. 90 et la note de De Slane, *Histoire des Berbères*, p. 366, note 2.

2. Cf. *Kitâb el-'Adoudai*, tr. Féraud, Constantine, 1868, in-8, p. 163.

3. Ibn el-Faqih el-Hamadâni, *Compendium libri Kitâb el-Boldân*, p. 84-86. Cette légende, qu'on trouve modifiée dans les *Mille et Une Nuits*, est, sauf on ce qui concerne le fleuve Sabbatique, qui existe aussi dans un autre conte du même recueil, un remaniement de l'histoire romanesque des relations d'Alexandre avec les Brahmanes. Le fleuve Sabbatique est d'ailleurs placé en Espagne par El-Qazouini, *'Adjdib el-Makhlouât*, p. 129; *Kosmographie*, trad. Elbé, p. 369.

4. Cf. Ibn 'Adzârî, *Bayân el-Maghrib*, éd. Dozy, Leyde, 1848-51, t. I, p. 231-232; El-Bekri, *Description de l'Afrique*, texte arabe, éd. de Slane, Alger, 1857, in-8, p. 135; id., trad. de Slane, Paris, 1859, in-8, p. 301; Ibn Abi Zer', *Roudh el-Qarâs*, Fas, s. d., in-4, p. 194. Ibn Khaldoun, qui reproduit les données d'El-Bekri, ne parle pas de cette descendance.

5. Un exemple important est la mosaïque de la synagogue de Ham-

l'Ouest. Les Vandales tolérèrent le libre exercice de la religion juive et on voit, par un passage de la *Lex Wisigothorum* cité par Graetz¹, que les Juifs d'Espagne s'adonnaient au commerce et à la navigation sur les côtes d'Afrique. Ils jouissaient sous les rois ariens des mêmes avantages que le reste de la population, mais lorsque les Wisigoths passèrent au catholicisme, les Juifs furent de plus en plus persécutés, et, sous Sisebut, durent émigrer en France ou en Afrique (612-613)². On voit qu'ils étaient nombreux dans ce dernier pays puisqu'ils s'entendirent avec leurs frères restés en Espagne pour organiser contre Egica, vers 693, une insurrection qui échoua³.

mam-Lif en Tunisie avec inscription latine. Cf. D. Kaufmann, *Études d'archéologie juive* (*Revue des Études juives*, t. XIII, 1888, p. 44-61) et les auteurs cités. Sur la question de l'existence des Juifs dans l'Afrique du Nord, cf. Cahen, *Les Juifs dans l'Afrique septentrionale* (*Recueil de Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, t. XI, Constantine, 1867, in-8, p. 112 et suiv.). Il y a des réserves à faire sur plusieurs des hypothèses de l'auteur et sur la valeur historique qu'il attribue à certains ouvrages comme la traduction française d'El-Quirouâni et le *Kitâb el-'Adouânî*.

1. *Les Juifs d'Espagne*, trad. Stenne, Paris, 1872, in-8, p. 10.

2. *Les Juifs d'Espagne*, p. 19. Toutefois Graetz ne cite pas ses sources en ce qui concerne l'immigration en Afrique. Isidore de Séville, *Chronicon* (ap. Florez, *España sagrada*, t. VI, Madrid, 1859, in-4, p. 476) et *Historia Gothorum* (Florez, *ibid.*, p. 502) dit seulement que Sisebut convertit de force les Juifs de ses États : « Potestate enim compulsi quos provocare fidei ratione oportuit ». La chronique d'Albelda (§ 37), au règne du même prince, n'est pas plus explicite (Migne, *Patrologia latina*, t. CXXIX, Paris, 1879, grand in-8, col. 1135) : « Iste potestate Judæos ad fidem Christi perduxit ». Mariana ne parle que de l'émigration en Gaule : « No pocos se salieron de Españ, y se passaron a aquella parte de la Gallia, que estava en poder de los Francos » (*Historia de España*, Madrid, 1650, 2 vol. in-4, t. I, p. 203, col. 2).

3. Florez, *España sagrada*, t. IV, p. 134, col. 1 ; Mariana, *Historia de*

España, t. I, p. 234, col. 1 : « Trato se a instancia del Rey, de desacraigar de todo pñlo del Reyno los Indios, porque, como el Rey testificaua in vn memorial que presentó al consilio se auian comunicado con los Indios de Africa, de leuantarse, y entregar a España a los Moros »; Graetz, *Les Juifs d'Espagne*, p. 49; Amador de los Rios, *Études sur les Juifs d'Espagne*, trad. Magnabal, Paris, 1861, in-8, p. 32.